

Pierre Louÿs (1870-1925)

On connaît ses romans (dont *La Femme et le Pantin*, devenu succès cinématographique avec Duvivier, et Buñuel sous le titre de *Cet obscur objet du désir*) ; on se délecte des publications posthumes à caractère érotique prononcé, pour ne pas dire très salé...

Je conserve pour ma part une tendresse infinie pour les *Chansons de Bilitis* : on a perdu à peu près toute l'œuvre de l'antique Sappho, mais ce diable d'homme l'a pratiquement reconstituée avec ses *Chansons* : érudition sans faille, langue parfaite, délicatesse absolue...

Claude Debussy a mis en musique *La Flûte de Pan*, *La Chevelure* et *Le Tombeau des naïades*, trois mélodies pour une voix et piano.

Vous en avez plusieurs interprétations disponibles, parmi d'autres celles-ci :

<https://www.youtube.com/watch?v=o9JUw-Fyhrw>

ou

<https://www.youtube.com/watch?v=ZscLseUAWYU>

ou (Régine Crespin, excellente)

<https://www.youtube.com/watch?v=DOUZNo-4qzY>

Je ne cite ici que le troisième de ces poèmes :

Le tombeau des naïades

Le long du bois couvert de givre, je marchais ; mes cheveux
devant ma bouche se fleurissaient de petits glaçons, et mes
sandales étaient lourdes de neige fangeuse et tassée.

Il me dit : « Que cherches-tu ? » — « Je suis la trace du satyre.
Ses petits pas fourchus alternent comme des trous dans un
manteau blanc. » Il me dit : « Les satyres sont morts.

« Les satyres et les nymphes aussi. Depuis trente ans, il n'a pas
fait un hiver aussi terrible. La trace que tu vois est celle d'un
bouc. Mais restons ici, où est leur tombeau. »

Et avec le fer de sa houe il cassa la glace de la source où jadis
riaient les naïades. Il prenait de grands morceaux froids, et les
soulevait vers le ciel pâle, il regardait au travers.

Je préfère vous en proposer d'autres, une petite suite dans la section des *Élégies à Mytilène* :



La petite Astarté de terre cuite

La petite Astarté gardienne qui protège Mnasidika fut modelée à Camiros par un potier fort habile. Elle est grande comme le pouce, et de terre fine et jaune.

Ses cheveux retombent et s'arrondissent sur ses épaules étroites. Ses yeux sont longuement fendus et sa bouche est toute petite. Car elle est la Très-Belle.

De la main droite, elle désigne son delta, qui est criblée de petits trous sur le bas-ventre et le long des aines. Car elle est la Très-Amoureuse.

Du bras gauche elle soutient ses mamelles pesantes et rondes. Entre ses hanches élargies se gonfle un ventre fécondé. Car elle est la Mère-de-toutes-choses.

Le désir

Elle entra, et passionnément, les yeux fermés, elle unit ses lèvres aux miennes et nos langues se connurent... Jamais il n'y eut dans ma vie un baiser comme celui-là.

Elle était debout contre moi, toute en amour et consentante. Un de mes genoux, peu à peu, montait entre ses cuisses chaudes qui cédaient comme pour un amant.

Ma main rampante sur sa tunique cherchait à deviner le corps dérobé, qui tour à tour onduleux se pliait, ou cambré se raidissait avec des frémissements de la peau.

De ses yeux en délire elle désignait le lit ; mais nous n'avions pas le droit d'aimer avant la cérémonie des noces, et nous nous séparâmes brusquement.

Les noces

Le matin, on fit le repas de noces, dans la maison d'Acalanthis qu'elle avait adoptée pour mère. Mnasidika portait le voile blanc et moi la tunique virile.

Et ensuite, au milieu de vingt femmes, elle a mis ses robes de fête. Parfumée de bakkaris, poudrée de poudre d'or, sa peau frileuse attirait des mains furtives.

Dans sa chambre pleine de feuillages, elle m'a attendue comme un époux. Et je l'ai emmenée sur un char entre moi et la nymphagogue. Un de ses petits seins brûlait dans ma main.

On a chanté le chant nuptial ; les flûtes ont chanté aussi. J'ai emporté Mnasidika sous les épaules et sous les genoux, et nous avons passé le seuil couvert de roses.

Il est agréable d'entendre ces chansons par temps de sinistrose, leur simplicité très subtile guérit des atteintes de l'air ambiant, où le miasme le dispute à l'immense sottise ; et on échappe, pour un instant, aux impératifs de cette vie où surabondent les motifs de désespoir : au moins, là, le combat d'Eros avec Thanatos se résout essentiellement par la victoire du premier. *Si vis vitam, para mortem*, disait Freud ; avec les *Chansons de Bilitis*, on est certain de ne plus avoir à regarder en face la désolation des vies ratées.

Encore une chanson, dans la section des *Épigrammes dans l'île de Chypre* :

La robe déchirée

« Holà ! par les deux déesses, qui est l'insolent qui a mis le pied sur ma robe ? — C'est un amoureux. — C'est un sot. — J'ai été maladroit, pardonne-moi.

— L'imbécile ! ma robe jaune est toute déchirée par derrière, et si je marche ainsi dans la rue, on va me prendre pour une fille pauvre qui sert la Kypris inverse.

— Ne t'arrêteras-tu pas ? — Je crois qu'il me parle encore ? — Me quitteras-tu ainsi fâchée ?... Tu ne réponds pas ? Hélas ! je n'ose plus parler.

— Il faut bien que je rentre chez moi pour changer de robe. — Et je ne puis te suivre ! — Qui est ton père ? — C'est le riche armateur Nikias. — Tu as de beaux yeux, je te pardonne. »

Si vous devez vous procurer le volume, je conseille fortement la belle édition illustrée par des documents tirés de tous les musées européens, Librairie Charpentier et Fasquelle, 1949.



Je ne saurais trop recommander également la lecture de la *Correspondance à trois voix*, Blanche/Gallimard, 2004, entre Gide, Louÿs et Valéry. On y apprendra nombre de choses sur l'amitié : le premier à lâcher prise fut Gide, horriblement *coincé*, entre les deux autres complices, et surtout intérieurement (brouille définitive entre PL et AG, 1896) ! Louÿs s'y révèle un *coach*, comme on dit de nos jours, enthousiaste (c'est lui le plus doué du trio, au départ, le plus habile à entrer en littérature), et un compagnon fidèle, illuminé jusqu'à la fin par sa rencontre avec Valéry sur la plage de Palavas. Sans Louÿs, Valéry n'aurait peut-être *rien* été, se dit-on, le timide Montpelliérain serait resté confiné dans la chambre de Monsieur Teste, rue Urbain V : le premier poème publié de PV le fut par PL dans *La Conque*. Sans Louÿs, Paul n'aurait jamais rencontré André, lequel n'aurait jamais déclaré au soir du Nobel que c'est *l'autre* qui eût mérité la récompense (et Paul n'aurait peut-être jamais appris que son ami André était homosexuel : il s'en est étonné seulement dans les années 20 !). Sans Louÿs, la mise en sommeil, à l'automne 1892, de la littérature par Valéry n'aurait pas débouché sur les échanges enflammés lors de la rédaction de la *Jeune Parque* (composée durant la guerre comme un exorcisme à la Boucherie) : à partir de 1916-1917, l'« ouvroir » devient un laboratoire où PL devient le miroir heureux de PV, et s'enthousiasme devant son ami sans plus de conteste possible plus doué que lui en tout. On peut tenir la poésie de Valéry pour éminemment surannée, et Nathalie Sarraute en a composé la fable (une brillante dissertation très Normale Sup, intitulée *Paul Valéry et l'enfant d'éléphant*, destinée à complaire au lecteurs des *Temps Modernes*, au début des années 50, pour enterrer définitivement la grande ombre – Gallimard, 1986. On espère un jour lire de la part de quelque littéraire suicidaire une appréciation aussi pertinente des improbables qualités lyriques de *Martereau* et du *Planétarium*...). Pierre Louÿs a même écrit une *Poétique* en 1917, dont on voit des bribes dans cette correspondance : qu'en reste-t-il ? Et Pierre Louÿs – une lubie ! – s'est énormément dépensé pour prouver que Corneille avait écrit les pièces de Molière. *Sic transit*...

Il repose au Montparnasse, avec le tréma gravé sur le y.

Signature de serpent griffu.

Pierre Louÿs. -